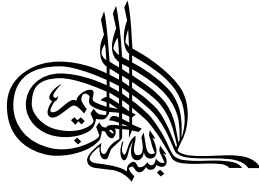


**Rapports entre
développement et culture**



Rapports entre développement et culture

Auteur : Abbes Jirari

Dépôt légal : 2016 MO 0851

ISBN : 978-9981-893-45-0

Edition : 1^{ère} 2016 - 1437

Impression : Librairie Dar Assalam

Impression-édition-distribution

Abbes Jirari

*Rapports entre
développement et culture*

Publications Annadi Al Jirari

- 68 -

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

Cet article a été publié en trois langues dans la revue « L'Islam d'aujourd'hui » de l'Organisation Islamique pour l'Education, les Sciences et la Culture (I.S.E.S.C.O) n°= 32 –l'année 31 (1437-2016).

Le but de sa republication dans ce livret est de lui permettre une grande circulation parmi les lecteurs concernés par ce thème.

Que Dieu nous guide vers le bon chemin.

A. Jirari

Rabat, le 28 Rabie II 1437

Correspondant à 7 Février 2016

Rapports entre développement et culture

En dépit de la clarté qui semble se dégager du titre donné à cette recherche, et de l'aisance avec laquelle un tel intitulé paraît se prêter à l'étude, nombre de difficultés cependant l'entourent, en particulier celles touchant à deux aspects, à savoir :

Primo, l'association de deux termes communément examinés sous deux angles différents, étant donné qu'ils sont considérés comme constituant deux domaines distincts.

Secundo, la divergence des définitions qui tentent de préciser le sens revêtu par chacun de ces termes au point de voir s'instaurer une séparation et une opposition entre elles.

S'évertuant donc à surmonter la difficulté résultant de ces deux aspects, et s'efforçant d'adopter une approche objective susceptible de dénouer le problème soulevé, du moins de contribuer à le démêler, amenant par là une résolution de l'équation qui lui est associée, ne serait-ce que pour la soumettre à l'analyse et la discussion, il me semble d'abord

indispensable de s'arrêter sur la signification généralement attribuée au développement et à la culture.

Ainsi, en arabe, le substantif « *tanmia* » est étymologiquement issu du verbe « *namma* » signifiant (« faire croître », « faire grandir » quelque chose, « augmenter... »), lui-même provenant du nom « *nama* » au sens d' « augmenter », « croître », « s'accroître », « pousser », « se développer », et de « *nama'* » qui désigne la « croissance », le « développement », mais aussi l'« accroissement », le « progrès », l'« évolution » et la « progression ». De fait, chez la plupart des spécialistes, de même que chez les chercheurs spécialisés dans les domaines issus du développement ou s'y rapportant, le substantif « développement » s'apparente à l'accroissement des capacités économiques, fondées sur l'industrie, l'agriculture et le commerce ; cet accroissement est destiné à améliorer aussi bien les conditions de production que de commercialisation ou d'échange, et de là à générer des profits matériels dont auront à bénéficier certaines catégories de la société ou l'ensemble des membres la constituant.

Quant au mot «*thaqafa*», culture, il est tiré par dérivation du verbe «*thaqifa*» qui signifie « devenir ingénieux, instruit », « apprendre très vite quelque chose » ou « atteindre, obtenir quelque chose » ; en outre, l'adjectif «*thaqif*» sert à qualifier quelqu'un d'ingénieux, de très intelligent. Une personne pourvue de «*thaqafa*» est donc celle qui jouit d'agilité, d'habileté et de sagacité.

Toutefois, la signification du concept de culture ayant prédominé chez les gens communs, de même que chez certaines personnes appartenant à ce domaine, n'est autre qu'un type de connaissances littéraires et artistiques acquises et sans cesse réitérées, au moyen desquelles certaines élites s'évertuent, à travers le goût et l'imagination, à y trouver une source de plaisir et de convivialité. Conçue ainsi, la culture n'est en somme qu'un facteur de divertissement et de distraction, tout au plus, un luxe superflu ou pur agrément venant s'ajouter à d'autres connaissances plus utiles ou plus sérieuses. In fine, ceux qui la considèrent sous cet angle ont souvent tendance à l'associer à des manières de vies traditionnelles, folkloriques qui ne sont pas exemptes

d'aspects négatifs.

Ainsi, en tentant d'explorer la notion de développement dans le rapport qu'elle entretient avec celle de culture, tout en se situant loin de ¹l'acception qui lui est communément donnée, on s'aperçoit que la notion en question se révèle être un phénomène presque aussi ancien et ordinaire que l'univers, cette immense surface régie par une dynamique continue, qui ne connaît guère un état de suspension ou d'inaction, et qui s'oriente constamment vers une évolution touchant aux différents aspects de ce macrocosme, entre autres ceux liés aux êtres et créatures y vivant et y jouissant de ses biens et richesses.

De toutes ces créatures, l'homme est essentiellement l'être qui appréhende cette réalité et qui en tire profit sur tous les plans. Cela a d'abord trait à ce que requiert son existence au sein de cet univers, ensuite au besoin qu'il éprouve de développer cet immense espace. Il peut ainsi soit l'améliorer, soit le modifier, exploitant en cela les nouvelles découvertes

faites dans son environnement, les acquisitions accumulées en matière de connaissances et de compétences, ou encore les aspirations qu'il se fixe de réaliser de manière pacifique et spontanée, et au besoin, à travers le recours à la guerre et autres moyens violents. Mais, que de tels moyens puissent entraîner pour lui catastrophes et pertes, cela lui importe peu puisque ce n'est qu'ainsi qu'il envisage d'organiser, de maîtriser, de codifier et de renouveler ses relations avec ses semblables.

C'est donc ainsi que se constitue la vie de l'individu et de la société, et que s'organise au sein de cette collectivité des institutions essentiellement orientées vers la production destinée à satisfaire les besoins vitaux ressentis sur les plans agricole et industriel, afin de garantir d'abord les conditions d'existence et de poursuite normale de la vie ; ensuite, une fois un surplus réalisé en matière de denrées emmagasinées ou commercialisées, le cadre de cette existence se voit au fur et à mesure élargi .

Parallèlement à cet élargissement, l'écart commence à se creuser entre les sociétés, et les disparités en matière de partage des richesses surviennent

; ensuite, le fossé entre les classes sociales va s'élargissant, entraînant par là une séparation entre elles, selon les possibilités dont ces sociétés disposent pour atteindre une autosuffisance alimentaire, et donc pour garantir la vie des membres les constituant, mais aussi en fonction de l'excédent pouvant être exporté. Ceci contribue à enrichir cette catégorie de société ; il lui permet également de se développer et d'accéder à un rang plus élevé. Entre-temps, l'autre catégorie, se contentant d'importer l'excédent réalisé par autrui, se retrouve confrontée à une pénurie permanente, aussi l'étau du sous-développement continue-t-il à se resserrer autour d'elle.

Néanmoins, une réalité pareille nous incite à revenir sur ce qui vient d'être évoqué, à savoir que le développement, tel qu'appréhendé dans son processus évolutif, c'est-à-dire situé dans le cadre de la croissance, de la progression et de l'élargissement des domaines le constituant, exige la réalisation de nouvelles découvertes, de même que l'acquisition des connaissances, des compétences et des expériences nécessaires. Pour ce faire, il faudrait laisser libre cours à l'exercice de la raison et de la pensée - mais

également à l'imagination - afin de créer un climat propice à l'innovation, c'est-à-dire à l'imagination créative, à la prospection menée de manière immatérielle, ainsi qu'à l'examen prospectif des moyens et voies susceptibles de sortir ces sociétés du sous-développement, notamment de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie. Car les sociétés qui sont en mesure de frayer la voie au développement peuvent se prévaloir d'une position de supériorité, alors que celles qui en sont incapables se trouvent condamnées à ployer sous le joug du sous-développement, dont les caractéristiques les plus simples résident dans la dépendance et le dénuement, et ce, en dépit des richesses locales dont elles disposent, mais que l'autre, plus évolué, sait exploiter en usant de divers moyens.

Force est donc de constater que le véritable développement est celui dont les effets, somme toute positifs, se reflètent autant sur la patrie que sur les citoyens. Or, tel n'est pas le cas quand il est mis au service d'une partie qui exerce une hégémonie sur les possibilités du progrès, et fait main basse sur les moyens pouvant y mener, pour maintenir les manifestations du sous-développement chez la partie

soumise. Cette situation se reflète constamment chez le développé comme chez le sous-développé, dans tous les domaines civilisationnels et culturels, non seulement sur le plan économique, mais aussi sur les plans politique et socioculturel. Mais elle se répercute surtout sur la partie en situation de dépendance, quel que soit le modèle qu'elle s'évertue à suivre, ou l'idéologie qu'elle croit être libératrice. De fait, elle ne s'en trouvera que davantage enchaînée par les dons, les crédits, les aides d'ordre technique, voire les investissements qu'elle conçoit à tort comme des projets de développement utiles, susceptibles de la faire doter d'une dynamique de production et d'une force économique pouvant l'habiliter à s'égaliser à l'autre partie, ou à pouvoir rivaliser avec elle. En réalité, ce ne sont là que des obstacles et des facteurs qui se conjuguent pour entraver tout développement.

Toujours est-il que l'adoption de tels projets, quoique de portée limitée, pourrait atténuer l'épuisement des possibilités dont disposent les pays sous-développés, décrits comme « développés » ou « en voie de développement ». En outre, ces projets pourraient soutenir ces pays dans leurs efforts de

lutte contre certains niveaux de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie les affectant, à leur fournir quelques moyens financiers en vue de les aider à affronter les catastrophes imprévisibles qui y surviennent, ou encore à les munir d'armes, afin de leur permettre de repousser les dangers pouvant menacer leur sécurité, leur stabilité, en plus des efforts déployés pour le maintien de leur entité et intégrité.

Il s'avère ainsi que le développement, au sens profond du terme, est le résultat de tout effort fourni conjointement par l'individu et la société, en se fondant sur les ressources environnementales et les capacités propres au corps social, lesquelles sont mises en harmonie avec les spécificités de la collectivité, celle-ci étant la constituante réelle des richesses pouvant contribuer au développement et à la prospérité dans tous les domaines de la vie, de même que dans les secteurs économiques, sociaux et culturels. En somme, ces facteurs font en sorte que le développement soit global, et s'étende à tous les éléments propices à la vie, en se dotant en même temps de la capacité de dépasser ce qui risque

d'entraver le progrès, tels que les dysfonctionnements de la vie (politique et économique) et la corruption généralisée, notamment la tyrannie exercée par certaines catégories sociales, en particulier leur mainmise sur les richesses et les revenus engendrés par le développement. De tels dysfonctionnements, en effet, risquent de rendre le développement dépourvu de la dimension sociale dont il est désormais indissociable. Or, pour revêtir réellement une telle dimension, il doit être affranchi de tout autoritarisme et de tout accaparement des richesses revenant à la société dans son intégralité. De plus, le développement doit être à l'abri de tout repli rigide et fixe sur soi ; bien plus, il exige que l'on s'ouvre sur le niveau de développement atteint par l'autre, et que l'on sache ainsi tirer profit du progrès qu'il aura accompli de par ses efforts constants visant l'amélioration de toutes les sphères de la vie économique, politique et sociale.

En outre, le développement requiert l'amélioration préalable du domaine scientifique et cognitif, ce qui permet d'entreprendre la planification et la programmation des projets de développement sur la base de méthodes rigoureuses, fondées sur un projet civilisationnel et

culturel visant la modernisation des différents organes et systèmes composant la société. Toutefois, l'élaboration de tels programmes demeure fonction d'une pensée consciente et d'une formation qui prenne compte de la formation des compétences humaines, ainsi que du renforcement de leurs capacités dans tous les secteurs susceptibles de favoriser les domaines de développement et d'en élargir l'horizon au moyen d'une action innovante et créatrice. In fine, autant s'accomplit cet élargissement des connaissances et des compétences pour le développement convoité, autant se réalise le progrès au sein de la société, la prédisposant ainsi à occuper une position supérieure par rapport à celle qui demeure dépendante des autres dans tous les domaines.

Tout bien considéré, il conviendrait de souligner la nécessité pour la société d'être ouverte sur toutes les parties la constituant, de développer l'esprit critique, d'opter pour une orientation rationnelle, d'adopter un système démocratique, ainsi qu'une science utile et une liberté responsable, en prenant soin d'éviter ce qui pourrait la réduire à un état de dépendance, et donc à une situation de sous-développement, en l'occurrence le risque induit par

des facteurs fallacieux, comme ceux afférents aux critères raciaux et sexuels, à la croyance religieuse et autres critères similaires.

Par ailleurs, s'il est vrai que les causes à l'origine du sous-développement sont nombreuses, et s'expliquent en partie par l'environnement propre à certaines sociétés, ainsi que par leur caractère traditionnel, au même titre que la constitution de la population elle-même, il n'en demeure pas moins vrai que d'autres causes ont exercé une grande influence. C'est notamment le cas du colonialisme qui s'est emparé des richesses des pays qu'il a autrefois occupés, et où il a laissé nombre d'effets négatifs après l'accès de ces pays à l'indépendance, essentiellement les retombées dues à certaines catégories sociales, qui se sont emparées des moyens de production existant dans ces pays. Il s'en est suivi une monopolisation progressive des fruits de la production nationale, et en fin de compte une émergence de disparités flagrantes au sein de la société, traduites par une apparition de classes sociales s'enrichissant continuellement, alors que d'autres semblaient de plus en plus dans la pauvreté.

Par la suite, cette situation a engendré une dislocation du corps social qui n'a pas manqué d'entraîner une paralysie de la société, phénomène qui prend plus d'ampleur quand il affecte tous les aspects de la vie, à commencer par la perte du sens et de l'esprit de citoyenneté, pouvant aller jusqu'à constituer une menace pour l'entité de la patrie et son intégrité.

Il en va sans dire que cela oblige à reconsidérer la question de la richesse, caractérisée dans les pays sous-développés par le monopole et la mauvaise répartition, de même que par une faible gouvernance et une reddition des comptes rarement effectuée. De fait, une telle situation réduit les possibilités de création de nouveaux domaines de production fondés sur l'esprit d'initiative et de compétitivité, et ouvrant des perspectives d'employabilité ; de telles opportunités pourraient se répercuter positivement - quand elles existent réellement - sur les besoins ressentis par les citoyens dans tous les domaines, notamment en matière d'accès à l'enseignement, aux services de soins de santé et à l'emploi, ainsi qu'à d'autres services sociaux similaires qui font, dans l'état actuel, défaut dans les pays sous-développés, où ne se développent

désormais que la pauvreté, l'ignorance et la maladie.

D'autre part, la question de la qualification des personnes n'est guère fructueuse en raison de l'enseignement qui trébuche, et qui souffre de faiblesses et de problèmes cumulés durant des décennies, entraînant par là nombre d'effets nocifs non seulement sur le fonctionnement de l'Etat, mais également sur les citoyens, ainsi que sur la mentalité qui régit leur comportement et leurs relations sociales, aussi cela diminue-t-il leur efficacité et leur potentiel productif. A ces inconvénients s'ajoutent la propagation de dérives, telles que la mauvaise prestation de services, la fraude généralisée, la corruption galopante, le désir du gain rapide, quoique réalisé de manière illicite, ainsi que la tendance à une consommation excessive et dépassant les moyens dont on dispose, ce qui finalement aggrave le phénomène d'endettement tant pour l'Etat que pour les citoyens.

De fait, ces causes se trouvent souvent liées à l'improvisation en matière de prise de décisions. Or prendre des décisions en suivant son propre jugement minimise l'attention portée aux initiatives personnelles,

aussi modestes ou limitées fussent-elles. De là la propagation du sentiment d'abattement et d'absence de confiance en soi, en les autres et envers la patrie tout entière. Cela contribue à son tour à ancrer les conditions du sous-développement et à en prolonger les effets.

On aura, peut-être, déduit à travers cette approche que le développement n'est pas seulement d'ordre économique, comme communément admis, ou tel qu'on veut contraindre les pays sous-développés à le concevoir, à l'admettre et, en fin de compte, à s'y soumettre. Il est plutôt global, à l'instar de l'aspect global des besoins continus de l'homme, et s'insère dans un cadre de complémentarité, d'homogénéité, d'équilibre et de concordance. De plus, le développement doit cadrer avec les valeurs auxquelles l'être humain adhère, ainsi qu'avec ses capacités immatérielles (travail intellectuel, production littéraire et artistique ; œuvres faisant preuve d'intelligence, d'expérience de compétence, de même qu'une bonne conduite). Ces qualités se doublent de la confiance que l'on a en soi et en la société, pourvu que règne une justice sociale et que la gouvernance soit bonne

et crédible, afin que les droits et les obligations puissent être assurés sur la base de la liberté responsable et la vie digne. Réunis, ces facteurs sont de nature à inciter la personne à produire et à poursuivre son activité créatrice en vue de réaliser ses aspirations, et par là à s'élever à un rang supérieur - par l'humanité même qui la distingue - pour devenir encore meilleure.

Il conviendrait à cet égard de rappeler le discours critique et franc de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, prononcé le 30 juillet 2014 à l'occasion de la fête du trône, au terme duquel il a vivement attiré l'attention sur le capital immatériel, ainsi que sur la nécessité de son adoption aux fins de réaliser le développement global et durable.

Il me paraît évident que cette mise en garde devrait inciter à réfléchir profondément sur la réalité de la culture, qui se place en tête du capital immatériel, dont elle constitue l'âme et la quintessence. C'est elle, en effet, qui fait de l'homme un être capable d'appréhender le sens que revêtent et son existence sur terre et son avenir dans cette existence, afin qu'il puisse vivre en ce monde et le

développer. J'irais même jusqu'à dire afin qu'il en prenne possession et qu'il puisse en faire usage au moyen d'une vision lucide qu'incarnent la pensée, l'action et le comportement.

Il ne fait aucun doute qu'on ne peut atteindre cet objectif qu'à travers une éducation bonne et convenable, et un enseignement adapté et utile, de sorte à dispenser aux nouvelles générations une bonne formation susceptible de les préparer à assumer la responsabilité au sein de leur pays. Cependant, la formation en question devrait permettre d'éviter toute forme d'aliénation, d'acculturation ou de dérive ; au contraire, il faudra qu'elle dote ces générations d'une somme de connaissance acquises au moyen de la recherche scientifique, qui serait ensuite élargie à tous les domaines du développement, en usant de procédés et méthodes rationnelles. Sous cet angle, cette tâche incombe aux universités, ainsi qu'à d'autres établissements disposant de la capacité d'accueil, de prise en charge et d'encouragement. Toutefois, cette mission ne devrait nullement demeurer l'apanage d'efforts, louables certes, consentis par une élite compétente qui s'investit avec abnégation

dans maints domaines de la recherche. Ces efforts ont beau être importants, ils resteront limités eu égard aux moyens restreints dont ces personnes disposent. C'est pourquoi, celles-ci ne peuvent, à elles seules, parvenir à réaliser les objectifs du développement, ni à concrétiser les immenses espoirs nourris en matière de progrès.

Quoi qu'il en soit, on ne peut réellement parvenir à réaliser ces espoirs, on ne peut pas non plus les imaginer à notre portée, et croire fermement en la possibilité d'atteindre les objectifs escomptés, qu'à travers un projet axé sur l'avenir, un projet élaboré dans le cadre de la stratégie scientifique évoquée, qui devrait constituer le fondement de tout effort de modernisation. A cet effet, les intellectuels sont censés prendre l'initiative et s'engager activement en faveur de ce projet, en premier lieu les jeunes savants spécialisés dans maintes disciplines, capables de tenir un discours nouveau, expressif et convaincant, et motivés en cela par la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, par leur foi en leurs caractéristiques constantes, ainsi qu'en leurs valeurs bien ancrées. Ainsi, dotés d'un esprit ouvert qui ne les éloigne guère

de leurs spécificités identitaires, auxquelles ils doivent d'ailleurs demeurer profondément attachés, en traduisant cet attachement par tous les moyens, ces jeunes devraient être convaincus de la nécessité de se libérer du joug du sous-développement qui continue d'enchaîner la société. Car, de nos jours, une société pareille n'a plus droit de cité dans un univers régi désormais par une globalisation impitoyable pour qui ne sait pas composer avec elle en optant pour une participation efficace, une contribution de qualité, ainsi qu'en usant de moyens de communication constamment renouvelés.

C'est probablement dans un tel contexte qu'on pourrait envisager une approche de la notion de culture, ou plutôt de l'identité culturelle, considérée comme un phénomène civilisationnel sans cesse évoluant et se renouvelant, pour pouvoir accompagner l'évolution de la société et son renouvellement. Au vu des situations socio-économiques objets à de continuels changements, l'identité culturelle devrait être apte à interagir avec ses semblables, en favorisant un échange réciproque de biens, d'expériences culturelles, d'idées et de valeurs, en écartant toute

manifestation d'hégémonie ou de dépendance imposée, ce qui donc ne manquerait pas de marquer ces situations de son empreinte.

Par ailleurs, nul n'ignore que l'identité culturelle prend son origine dans l'espace et le temps, c'est-à-dire qu'elle tire son essence du milieu dont elle est issue, d'où la pluralité et la diversité qui pourraient la caractériser. En conséquence, une grande influence s'exerce sur les domaines économiques, les systèmes sociaux, les types de comportements, et inéluctablement sur les mentalités et les esprits.

Toutefois, la discussion ici engagée sur l'identité culturelle ne devrait aucunement nous amener à négliger les autres éléments constitutifs de l'identité au sens large revêtu par ce terme, dont les plus importants sont la religion et la langue sous ses diverses manifestations. Ces deux éléments - à savoir la religion et la langue - jouent un rôle majeur dans la compréhension et conception de l'existence, la mise en exergue de la symbolique de soi, ainsi que dans les initiatives de constitution de l'héritage culturel et civilisationnel de la nation. Il en sera ainsi tant que le caractère modéré et tolérant de la religion est pris en

considération, en s'empêchant cependant de basculer dans le fanatisme ou le rigorisme, et tant que la langue n'est pas envisagée comme un simple moyen d'expression et de communication, mais aussi en tant qu'outil de connaissance, de réflexion et de création.

Appréhendée ainsi, la culture - ajoutée à l'ensemble des éléments constitutifs de l'identité - protège l'entité, sauvegarde l'unité, et immunise contre les situations d'urgence et les crises. Elle joue aussi un rôle primordial dans la délimitation des visions, les prises de position, l'orientation et la remise en question continue des plans et des programmes, opérations effectuées toutes dans le cadre d'une révision globale de l'ensemble des systèmes et affaires politiques et socio-économiques organisant la marche de la société.

Mais pour que la culture puisse se charger d'une telle responsabilité, elle aura besoin d'être épaulée, ce qui suppose donc qu'on parte d'abord d'un enseignement national de bonne qualité, dont les fondements et principes sont puisés dans les sciences et connaissances de l'époque, de même dans l'apport positif provenant de l'informatique moderne et des

divers moyens de communication que cet univers ne cesse d'offrir. La culture a, en outre, besoin que ses perspectives soient élargies par l'ouverture sur les cultures d'autres peuples, et l'entrée en interaction avec elles, et s'efforçant d'apporter sa propre contribution. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut devenir apte à se renouveler en permanence, non seulement par l'imitation et l'emprunt, mais également par la production de qualité et la création typique dans tous les domaines de la science, des lettres et des arts.

Cela étant, cette tendance à la rénovation continuellement fondée sur l'exploration des nouveautés contemporaines et des facteurs de modernité ne signifie nullement qu'il faille négliger que la culture constitue l'héritage vivace et utile caractérisant la *Oumma*, autant sur le plan des connaissances savantes que du savoir populaire, et au même titre que les monuments archéologiques et architecturaux spécifique à cette communauté. De plus, la culture incarne la mémoire historique devant être léguée aux générations futures en toute authenticité, sans ni mensonge, ni altération. Dans cette optique, les moyens d'information jouent un rôle culturel crucial et décisif en matière d'affirmation de

l'entité culturelle, de consolidation des valeurs et de renforcement des caractéristiques civilisationnelles, en vue de la préserver contre tout facteur négatif susceptible de lui porter atteinte ; tel fut d'ailleurs le cas lors des périodes de faiblesse et de décadence, dont les séquelles persistent encore. Voilà pourquoi cette identité s'est repliée sur elle-même, revenant sans cesse sur les expériences passées et s'emprisonnant dans la tradition.

Force est donc de constater que notre culture marocaine, et arabo-islamique en général, souffre d'un retard structurel qu'aggrave l'analphabétisme et amplifie le manque de rigueur scientifique. A ce piétinement, s'ajoute un dualisme qui a affecté la pensée, le discernement, les sentiments, l'expression et le comportement, aux niveaux particulier et général, entraînant par là une rupture des liens sociaux, dont les conséquences peuvent être fâcheuses si l'on ne s'empresse pas d'apporter un remède efficace à cette situation. Et ce remède reste encore possible tant que le souffle de vie anime notre culture, en particulier dans les circonstances actuelles où le Maroc jouit, sous la conduite de Sa Majesté le Roi, d'un niveau de sécurité et de stabilité hors pair -

comparativement à des pays frères et amis, dont certains sont épouvantés et terrorisés par les émeutes et les troubles - quoique ces circonstances le forcent à recourir à davantage de mesures de prudence, et à prendre plus de précautions.

Face à de telles circonstances, on constate avec regret que le facteur culturel demeure séparé du développement, parce qu'il ne s'en suit qu'une aggravation des problèmes engendrés par le sous-développement ; c'est d'ailleurs ce que révèle l'écart séparant les pays développés de ceux enregistrant un retard en matière de développement, non seulement sur le plan des conditions économiques, somme toute fragiles et marquées par une production anémique, qui forcent alors la seconde catégorie de pays à rester sous l'emprise des puissants, mais également sur le plan de la supériorité culturelle que détiennent les pays développés. Ces disparités minent les pays sous-développés et entraînent pour eux une forte souffrance intellectuelle et psychologique, d'autant plus que la plupart d'entre eux gisaient autrefois sous le joug du colonialisme. Du coup, le caractère tyrannique du monde occidental persiste, et c'est ce

qui explique pourquoi ses propres orientations culturelles sont imposées, sans que les pays sous-développés ne puissent se libérer du complexe du colonisateur. En effet, les parties qu'excite cette tyrannie ont su recourir à d'habiles subterfuges pour séduire les autres par leur culture supérieure, d'où l'incitation des sous-développés et assujettis à vouloir tenter d'imiter cette culture, ce que l'on fait parfois inconsciemment et sans établir nulle distinction entre une culture parvenue à un niveau avancée - parvenue à un stade du modernisme et du post-modernisme, et soucieuse d'imposer son hégémonie - et une autre culture qui croule encore sous le poids du sous-développement.

Les propos tenus au sujet de ces tendances d'ordre civilisationnel nous amènent une fois de plus à soulever la question relative à leurs partisans et à ceux les prônant, de quelques horizons qu'ils soient, bien que ce qui importe pour nous soit précisément l'intellectuel en tant que tel, c'est-à-dire l'intellectuel dans l'acception générale du terme, cet individu supposé avoir accumulé l'essentiel du patrimoine culturel, des valeurs et principes hérités ; c'est cet

intellectuel doté d'une sensibilité raffinée, une conscience profonde, un esprit éclairé, une pensée moderniste, une liberté responsable et une conscience vive. C'est, en outre, cet intellectuel pourvu d'une volonté ferme, d'un sens critique destiné à développer la conscience de soi, qui évite aussi bien le piège de la fatuité que celui de l'autofustigation, qui se sait capable de prendre l'initiative et de relever les défis internes et externes, et surtout qui reste en contact avec toutes les catégories de la société, soit de façon personnelle et directe, soit à travers ses œuvres et prises de position.

Dans cet ordre d'idées, le contact que l'intellectuel veille à maintenir avec la société tout entière lui permet de suivre l'évolution, les changements ainsi que les problèmes qui y surviennent, et de mieux s'y intégrer au moyen d'un apport efficace. Toutefois, il évite de mêler les points de vue et de brouiller les cartes, de devenir la proie de tensions ou de confusions dans les relations empreintes de duplicité et les situations équivoques, et encore moins de se laisser attirer par des critères figés d'acceptation ou de refus sur la base de dualismes antagoniques. Ce qui revient à

dire qu'il lui faudrait en premier lieu ne pas opter pour l'isolement , qui risque de réduire son rôle, l'inciter à ne pas s'acquitter de sa mission, et le pousser jusqu'à perdre tout espoir en l'accomplissement de son devoir, situation pouvant survenir soit de manière spontanée, soit sous l'effet de maintes pressions pouvant l'amener, contraint qu'il est, à sombrer dans l'hésitation et à redouter le réel, en particulier quand son environnement est miné par la corruption, les dérèglements et les dysfonctionnements, au point qu'il ressent du désespoir et de l'abattement. Cet intellectuel se mue alors en un cas problématique, une gêne, voire une voix enrouée confinée dans un espace restreint où il choisit de se retirer, ne trouvant plus âme qui vive pour l'entendre ou l'écouter, ou se réduit, dans le meilleur des cas, en un simple slogan scandé et brandi sur la voie du développement désiré; mais, c'est là un slogan vide de sens, qui ni ne peut guère ni convaincre, ni influencer ; à ce stade, on n'a plus besoin de lui que pour servir de moyen de témoignage et de justification, ou d'apaisement, de pacification et d'adoucissement.

Or, pour que l'intellectuel s'instaure comme un acteur actif, et puisse ainsi exercer son influence sur le

processus du développement, il devrait être maître de lui et ne s'en référer qu'à lui-même, se muer en partenaire à part entière, et assumer ses responsabilités avec fierté et dignité, en refusant de se laisser écarter, ou marginaliser. En effet, il ne devrait pas se soumettre devant tout complot visant sa marginalisation, afin qu'il puisse, de par les aptitudes intellectuelles et les capacités mentales dont il dispose, d'entreprendre une analyse critique de la réalité en vue d'en renforcer les aspects positifs, et en éradiquer ceux jugés négatifs. Néanmoins, il ne peut atteindre cet objectif que s'il est porteur d'un projet ambitionnant l'édification de la société et de l'Etat, et pourvu d'une conception claire des visions de l'avenir, assortie d'un plan pour la programmation et la mise en œuvre des projets élaborés. En outre, il devrait ouvrir la voie à cette mise en œuvre, censée d'ailleurs être prise en charge par les responsables de la chose publique, ainsi que par les techniciens et les experts dans leurs domaines respectifs. Néanmoins, l'intellectuel pourrait contribuer à cette mise en œuvre dans quelques-uns des domaines où il détient une référence et une crédibilité, et où il se sait être efficace, étant donné qu'il peut y entrevoir la possibilité de concilier le

rêve et la réalité, sans pour autant se laisser influencer par les conflits et les luttes qui pourraient surgir entre les autres parties prenantes. Celles-ci devraient à leur tour renoncer une fois pour toutes aux incessantes récriminations, ainsi qu'aux tendances individualistes et égoïstes qui les animent, pour œuvrer en commun accord avec les intellectuels, de manière solidaire et en toute tolérance, et surtout avec un esprit animé d'un patriotisme sincère.

Une fois ces conditions réunies, le développement - dans son acception humaine la plus large - devient réalisable. Toutefois, nous réitérons que ce développement ne saurait être exclusivement fondé sur la promotion du domaine économique et du secteur financier, avec les appareils et les mécanismes qui caractérisent ces deux domaines ; il est plutôt celui dont les assises sont établies sur une fusion parfaite avec l'élément humain, ce capital immatériel, de surcroît fondées sur la pensée et la création. C'est cet élément que la culture incarne et éclaircit de par la grande influence et l'effet majeur qu'elle exerce sur le développement.

Parvenu au terme de cette recherche, nous aimerions affirmer que, pour que la culture puisse assumer pleinement le rôle qui lui incombe dans le processus du développement, elle devrait être considérée à la fois comme une somme de connaissances, un ensemble de sentiments, de préceptes moraux, de même qu'une aptitude à la production et à l'assimilation, autant de qualités que viendra couronner une forte aptitude à l'échange réciproque par l'emprunt et l'apport. Autrement dit, il s'agit d'une culture globale, qui éveille en la personne la conscience qu'elle devrait avoir de la connaissance à acquérir et de sa mission ultime, et qui avive la conscience que l'on a de soi, de la vie et d'autrui. De plus, elle est celle qui permet de comprendre ce que sont réellement et l'homme et l'univers, aide à digérer - par la réflexion, l'analyse et la critique - tous les problèmes et les préoccupations, à trouver des solutions, à instaurer l'ordre et l'équilibre entre les divers centres d'intérêt, à freiner l'emprise de la matière inerte au même titre que le pouvoir de la raison pure.

Vue sous cet angle, la culture s'avère être un facteur essentiel dans la production ; elle est un

élément efficace dans le changement de la réalité traduite par le sous-développement. En outre, elle englobe à la fois l'élaboration de concepts, la planification des programmes de développement, la formation des structures économiques et sociales fondamentales et leur mise en valeur, ainsi que l'élaboration d'un cadre pour toutes ces structures ; autrement dit, elle encadre aussi bien le producteur que le consommateur. En somme, la culture s'érige en un autre facteur qui tend à élever l'homme à une dignité supérieure, à adapter sa pensée, et à cristalliser ses émotions.

Un tel encadrement est de nature à opérer un rapprochement entre les sociétés développées et permettant de la sorte d'atténuer l'énorme écart qui les sépare. De plus, il est susceptible d'alléger la prédominance tyrannique qu'exerce le progrès matériel sur l'homme, et de renforcer - ne serait-ce qu'à un certain degré - les valeurs culturelles universelles essentiellement fondées sur la vérité et la justice, ainsi que sur les autres valeurs consacrant le sens de l'honneur, de la grandeur et de la dignité.

D'ores et déjà, nul développement n'aurait de

sens s'il n'est pas mis au service de cet homme en vue d'élever son niveau d'instruction, d'améliorer ses capacités cognitives et compétences comportementales, autrement dit son niveau culturel. Le haut niveau atteint devrait se refléter positivement sur son existence, son mode de vie, de même que sur sa présence efficace, dynamique et utile à la société. C'est ainsi qu'il devient non seulement le pivot du développement, mais également - et avant tout - le véritable capital car c'est grâce à lui, à sa pensée, à son inventivité et à ses efforts que les conditions de ce développement, matérielles ou immatérielles soient-elles, peuvent être réunies.

Il ne fait aucun doute qu'une grande part de cette responsabilité incombe à ceux qui ont à charge les affaires publiques. Aussi cela exige-t-il d'attirer leur attention sur l'importance que ce capital revêt, afin qu'ils agissent de sorte à œuvrer en faveur du développement. Pour ce faire, il faudra commencer par s'intéresser aux différentes existantes, entre autres la culture locale évoquée précédemment dans le contexte relatif à l'impact exercé par l'environnement sur l'identité. Il faudra ensuite prendre en considération les

différentes formes positives de la culture, qui reflètent - de manière harmonieuse, équilibrée, solidaire et intégrée - la diversité et la richesse culturelle. Il faudra enfin faire en sorte que cette culture ne véhicule ce qui pourrait s'apparenter à des éléments altérant le sens la réalité, propos satiriques et mordants au point de blesser les sensibilités, et tout autres constituants déformant le réel, qui n'auraient d'autres fins que la distraction et la diversion, la provocation ou l'excitation et l'exaltation des esprits, ou encore des éléments qui pourraient encore être destinés à endormir les esprits à travers la propagation de la débauche et du libertinage, ainsi qu'à travers le charlatanisme et la superstition.

Tout bien considéré, cela ne signifie aucunement qu'il faille perdre de vue les liens existant entre la culture et les perceptions d'ordre dogmatique et spirituel jugés authentiques que la religion préserve modérément contre les souillures, les inconvénients et les comportements fâcheux. Car l'objectif ultime consiste à un mener un projet de développement réel, fondé sur une vision prospective, qui tient compte des développements survenant dans les domaines politique, social et économique, tant sur le plan

national qu'international, en se tenant à l'écart des conflits ethniques et sectaires, ainsi que des antagonismes doctrinaux et idéologiques qui entravent les efforts de perception du réel et la manière d'y réagir, détournent l'attention des défis de l'existence qu'il faudrait relever, de même que des contraintes réelles de l'époque, entraînant de la sorte des conflits violents qui ne tardent pas à dégénérer en guerres dévastatrices.

Ci-après quelques ouvrages de l'auteur traitant du même thème abordé dans la présente étude :

1. Al-Thaqafa fi Maarakat al-Taghyir (*La culture dans la lutte pour le changement*), Dar al-Nashr al-Maghribiya, Casablanca, août 1972.

2. Al-Thaqafa min al-Howiyya ilal Hiwar (*La culture : de l'identité au dialogue*), Dar al-Hilal al-Arabiya, Rabat, juin 1993, les Editions Al-Nadi al-Jirari, n° 3.

3. Le moi et l'autre (en arabe et français), Imprimerie al-Oumnia, Rabat, avril 1998, les Editions Al-Nadi al-Jirari, n° 13.

4. Baqaya Kalam fil Thaqafa (*Autres propos prolongeant le débat sur la culture*), texte en arabe et français, Imprimerie al-Oumnia, Rabat, avril 1999, les Editions Al-Nadi al-Jirari, n° 17.

5. Al-Islâh al-Manchoud (*La réforme désirée*), Imprimerie al-Oumnia, Rabat, juillet 2005, les Editions Al-Nadi al-Jirari, n° 33.

6. L'identité nationale et régionale (en arabe, français et anglais), librairie Dar As-Salam, Rabat, décembre 2013, les Editions Al-Nadi al-Jirari, n° 59.

7. Culture de la Réforme et Réforme de la Culture (en arabe, français et anglais), librairie Dar As-Salam, Rabat, décembre 2011, les Editions Al-Nadi al-Jirari, n° 54.